

Alain BORER : *De quel amour blessée. Réflexions sur la langue française* (Gallimard, 22,50 €).

Et parce que sa Courette¹ en ses plaines aux amorces si douces tient en son creux la mare aux peupliers, il eut à portée d'image le bruit retentissant des rives sur lesquelles « ... vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée² ». Borer, il s'agit de lui, et d'elle, la langue française aux urgences délaissée. Le premier est magistral en son essai *De quel amour blessée*, la seconde est « un lieu de creusement³ » qui renvoie à Borer, en son amour blessé ! Le très rimbaldien Borer creuse la formule puisqu'il a le lieu. La formule « en cela qu'elle⁴ » procède d'une axiomatique rigoureuse : l'évidence de la colonisation du français par l'anglais — et sa fonction dérivée « l'anglobal », cet anglo-américain qui cultive ses pieuvres et tente tout pour envahir les terres émergées jusques au trou des culs du monde — assortie de deux conclusions essouchées à coups de tarières hautement convaincants : le consentement des élites et la perte de notre vision du monde, c'est-à-dire d'une civilisation qui parle *la relation à l'autre* au cœur de sa langue.

Alain Borer met à nu le processus d'appauvrissement d'une langue française qui « reçoit mais n'émet plus », involution qui le pousse à se faire profondément Borer, fort de sa profonde culture littéraire et de l'étymologie supposée de son patronyme anglo, *borer*, la vrille, et saxonne, *bohrer*, la perceuse, avec une ironie *a posteriori* qui me ravit. Il se dit Jaseur Boréal, entre amis, et c'est naturel « quoique ses plumes ne jettent point de feu pendant la nuit, comme on dit que faisaient celles de cet oiseau, si ce n'est peut-être un feu allégorique⁵ ». Je l'envisage, cet oiseau-là, moins sous la forme allégorique que sous une autre modalité, davantage entomologique, tant son analyse est grande, minutieuse, millimétrée. Je le vois en foreur ou mieux encore en démineur de fond de notre terre linguistique, aujourd'hui envahie et dévastée de l'écorce, les *fredaines*⁶ et autres *silures américains*⁷, jusqu'au noyau interne, les métaplasmes⁸, pour en dévoiler les envahissements successifs que le renoncement d'une « classe dirigeante qui a honte de sa langue⁹ » a définitivement pétrifiés. Cet abandon eut symboliquement son Villers-Cotterêts inversé lorsque Giscard prononçant en anglais son discours « d'investiture », en mai 1974, procédait officiellement à la désertification — qui est une désertion radicale — de notre terre de langue, le français, « notre vraie patrie¹⁰ ».

1. Alain Borer, « Ma petite longère du Bas-Lochois. Une prise de terre », Mon Journal, *Libération*, 7 mars 2009.

2. « Ariane, ma sœur, de quel amour blessée / Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée ! », Jean Racine, *Phèdre*, 1677, I, 3, v. 253-254.

3. Assia Djebar, Discours de réception à l'Académie française, 22 juin 2006.

4. « En cela / ceci que », forme grammaticale très usitée par Borer en ce qu'elle introduit une complétive déterminative.

5. Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon, *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi*, Imprimerie royale de Paris, 1775, Tome XVIII, p. 429.

6. « Fautes d'orthographe ou de langue [qui] ne portent que sur la convention, tout en demeurant dans l'"oreille française" », in Alain Borer, *De quel amour blessée*, p. 95.

7. « Mots importés [qui] reviennent non seulement avec un sens différent qui domine le précédent (supporter, initier), mais encore [qui] sont au retour moins précis (impacter, générer) », *ibid.*, p. 42.

8. « Atteinte aux prescriptions par laquelle une langue se constitue en projet », *ibid.*, « Glossaire », p. 334.

9. Régis Debray, voir *Un Candide à sa fenêtre. Dégagements II*, Paris, Gallimard, 2014, et l'article du *Nouvel Obs* du 14 janvier 2015.

10. *Ibid.*

En remarquable démineur qui met au jour les concrétions de l'*englobish* comme autant d'altérations plantées au corps de notre langue — le français ne respire plus sa mémoire, son avenir est en deuil — Alain Borer montre que la langue française se soumet aux calculs économique et politique du maître — langue de l'*hyperconsommation* courante — avec le bonheur qui sied aux collaborateurs zélés que le sens de l'Histoire, qu'ils croient être le seul véritable, aspire et inspire. Le projet du maître est d'autant plus souverain, impérialiste devrions-nous dire, qu'il ignore lui-même la tessiture historique et linguistique de son instrument de domination ! Il est sourd à son histoire mais n'est point muet à son avenir. Partout, il le parle. Avec un degré d'inculture grassement enrobé, le maître *anglobal* oublie que les moyens de son influence finalisée — une langue à contaminer pour mieux disséminer le capital et ensementer les dividendes d'actionnaires anonymes aux quatre coins du monde — provient de notre langue ! Borer rappelle que 63 % du vocabulaire anglais tient sa source du français. Donc du latin, du latin aujourd'hui menacé par l'incurie du ministère de l'Éducation nationale : « Quand on attaque la mère, je crains pour la fille »¹¹, lance Régis Debray en écho juste et parfait à Borer.

Il ne fut pas très long le chemin qui aboutit à la prise en main du numéro 2 du transport routier français passé sous pavillon américain, étouffant *entre-deux-sangles* un nom de famille et un prénom joliment désuet, Norbert, tous deux marqueurs d'identité historique, pour devenir « XPO Logistics », unique démarqueur de globalisation économique ! Court le chemin qu'empruntait déjà Flaubert : « Ce qui me navre, c'est [...] la conviction que nous allons entrer dans une ère stupide. On sera utilitaire, [...] et américain. »¹² La ligne de démarcation est franchie et les collabos infiltrés se glissent partout où la langue française, largement occupée par l'*anglobal*, baisse pavillon. Si la prévision est le critère de la vérité d'une proposition, Borer a raison sur toute la ligne ; la collaboration est active ; sur le site gouvernement.fr, on découvre une entrée vantant les innovations technologiques françaises, ainsi nommée : « Amazing French Tech, l'homme augmenté made in France ». Il ne manquait plus que la *french touch* et l'on était habillé d'enfer pour la saison ! Raison sur toute la zone occupée : le libellé gouvernemental est un véritable hameçonnage¹³ linguistique, un piratage institutionnel de notre projet de langue. Adieu à ce que Borer appelle le *vidimus*, ce qui constitue, au cœur de la langue française, un *corps-à-corps parler* où sans cesse l'écrit vérifie l'oral et permet de « savoir à tout instant de quoi l'on parle exactement », *entendons* compris de moi, comprenons *entendu* de l'autre. Borer montre à quel point notre projet de langue est projet de civilisation. Que perdre notre langue, c'est perdre *nous* qui envisageons l'autre, toujours, dans une relation unique, à jamais *blessés*. Avec une lucidité effrayante, Borer ne nous l'envoie pas dire : « Le désespoir intellectuel n'aboutit ni à la veulerie ni au rêve, mais à cette conscience qu'il est urgent de transmettre ce trésor avec lequel seulement inventer l'avenir. » L'impossible dialogue fondateur entre Ménon et Socrate, en cela qu'il avait institué un projet de civilisation, ne trouvera plus un lieu de *corps-à-corps parler*. L'esclave *parlera* le maître qui aura tu(é) la propre histoire de sa langue avec le consentement de la volontaire servitude de son ancien *colonisateur*.

Bruno LAVILLATTE

11. Régis Debray, France Inter, le « 7/9 » de Patrick Cohen, 28 avril 2015.

12. Gustave Flaubert, lettre du 27 novembre 1870 à George Sand, *Correspondance*, Gallimard, « La Pléiade », t. IV, 1998, p. 264.

13. Néologisme québécois créé en 2004 remplaçant *phishing* (de *fishing*), pêche aux mots de passe destinée à usurper une identité pour s'emparer d'un compte.